

LETTRE DE LA

Société Internationale pour l'Histoire du
Français Langue Etrangère ou Seconde

oct. 90

SIHFLES

numéro
7

Il suffit de feuilleter notre revue pour s'apercevoir que ces "Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde" offrent de plus en plus de contributions sur l'enseignement des autres langues ou des langues en général. Voyez, pour ne donner qu'un exemple, le numéro spécial consacré aux "Manuels de langue en recherche historique" : les articles d'Alain Choppin, de Jean Caravolas, les "discussions" de Christian Puren et d'Elisabet Hammar ainsi que les "perspectives" d'Yves Bertrand concernent des problèmes qui dépassent largement l'histoire de l'enseignement du français langue étrangère : on y parle de manuels de langues vivantes, de la didactique des langues... Notre société semble s'engager dans des perspectives plus vastes que ne l'indique son nom. Ce qui peut faire réfléchir.

Le français a connu un tel rayonnement (je pense à l'Europe "française" du XVIIIe, au poids que l'enseignement du français a eu dans le "curriculum studiorum" jusqu'à une époque récente) qu'il a sans doute constitué un modèle pour l'enseignement des langues modernes. Mais y a-t-il eu une véritable didactique du français ? Si l'on pense aux grandes révolutions didactico-méthodologiques, comme l'introduction de la méthode directe et des supports audio-visuels, on voit bien qu'elles ont toujours touché l'enseignement des langues vivantes, pas celui de telle ou telle langue.

Les ouvertures réitérées de notre revue sur des domaines plus amples me paraissent non seulement inévitables, mais aussi souhaitables, indispensables même. Il me paraît essentiel que la SIHFLES ne s'enferme pas dans son petit jardin, mais qu'elle continue à faire place à l'histoire de l'éducation linguistique (histoire de l'enseignement des langues classiques, des différentes langues étrangères, de la langue nationale qui est - il ne faut pas l'oublier - la première langue étrangère en zone dialectophone). Cet élargissement des intérêts de la SIHFLES ne peut que mieux éclairer l'histoire de l'enseignement du français.

Carla PELLANDRA

Interview

André Reboullet :

A notre A.G. de décembre 1988 (voir Documents n° 3), vous avez fait état de vos recherches sur l'usage du français en Hollande. Qu'en est-il aujourd'hui, dix-huit mois plus tard ?

Willem Frijhoff* :

L'usage d'une langue étrangère, même parfaitement maîtrisée, n'a rien d'un automatisme. Il s'inscrit dans un ensemble de choix circonstanciés, conscients ou inconscients, qu'il s'agit de mettre à jour si l'on veut comprendre le système de communication d'une culture. C'est ce système qui m'intéresse et la manière dont le français le façonne. En ce moment, je travaille sur la relation entre langue et métier. A partir de quand et jusqu'à quel point la maîtrise du français était-elle devenue un préalable nécessaire pour l'exercice de certaines professions ? Péalable professionnel (les manuels étant en français ou le voyage en francophonie étant de règle), mais aussi et surtout préalable social, le français étant la langue convenue du jargon professionnel (comme l'est maintenant souvent l'anglais) ou la langue de distinction du groupe.

AR. La plupart des chercheurs en histoire du français langue étrangère ou seconde étaient, au départ, des linguistes (francisants) ou des didacticiens. Vous êtes, depuis toujours, un historien. Quelles réflexions cela vous inspire-t-il ?

W.F. Comme l'histoire n'est pas la propriété des historiens, la langue n'appartient pas aux linguistes. Ceci dit, les historiens ont mis du temps à découvrir que la langue est un objet historique qui agit comme déterminant culturel. L'économique et le social sont restés pour beaucoup d'historiens des facteurs plus sûrs que le culturel. Nous avons eu du mal à reconnaître ce qu'il y avait de culturel dans les mécanismes économiques et structures sociales : les choix, les images et modèles, les hiérarchies. L'histoire d'une langue et de son usage relève du culturel : la part d'interprétation, l'hypothèse, y prime souvent la part d'analyse. Or, en recherche culturelle les hypothèses sont par définition multiples. D'où, auprès des décideurs des grands programmes de recherche, l'inévitable impression d'une recherche sans consistance qu'il ne faut pas trop encourager. Encore les historiens de ma génération ont-ils l'avantage d'avoir été vaccinés contre les séductions d'un culturalisme facile, de cette "histoire des mentalités" floue et empirique que je vois souvent chez les plus jeunes. Loin de considérer les faits culturels comme des objets d'étude en soi, nous prenons, pour ainsi dire, le détour de la méthode, qui est de confronter systématiquement l'évolution de la culture aux paramètres sociaux économiques, politiques. Mais l'histoire des mentalités a eu le mérite de rendre à l'histoire quantité de domaines que l'on croyait l'apanage intouchable de spécialistes. L'historien, lui, n'est pas

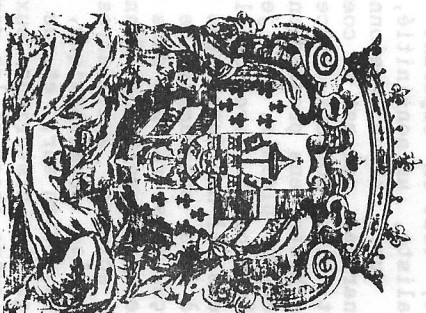
vraiment un spécialiste, c'est un généraliste qui crée de la science "molle", hypothétique, contestable, "narrative" (comme le disent les philosophes de l'histoire anglo-saxons). Même les spécialistes ne peuvent se passer de ce langage généralisant. Il y a du "mou" dans chaque discipline "dure". Pour donner une forme à ce "mou", au culturel dans l'histoire du langage, nous avons recours aux sciences humaines comme la socio-linguistique, la psychanalyse ou l'anthropologie culturelle (telle l'ethnography of speaking de Dell Hymes). Voilà ce que l'historien que je suis essaie de faire.

AR. Quel avenir professionnel peut espérer un universitaire qui déciderait de se consacrer à des recherches sur l'histoire du français langue étrangère ou seconde ?

WF. J'ai bien peur que les spécialismes en histoire ne servent à peu de chose au-delà du temps de préparation d'une thèse. Sauf peut-être dans un département universitaire de français, mais même là les appétits vont habituellement au plus actuel. La société globale a encore moins à offrir. Les découpages de la science ne sont pas celles du marché de l'emploi. Heureusement, d'ailleurs, si le terme "science" - c'est-à-dire le savoir non appliqué et de ce fait même capable de bouger au-delà des contingences et nécessités du moment - veut conserver un sens. L'historien peut utiliser son pouvoir de synthèse pour situer la langue dans le contexte de son usage : la langue fait partie d'un projet de culture, d'un projet politique, parfois même d'un projet socio-économique - dans la mesure où la langue est un instrument privilégié de conquête d'un marché. Les industriels français le comprennent bien, si j'en juge par la publicité que je vois à la télévision néerlandaise pour les voitures ou fromages de France. Ils jouent la différenciation par rapport à l'anglais qui, devenu américain et langue des masses, a perdu son parfum exquis. Pas étonnant que les Anglais eux-mêmes s'en démarquent en jouant la carte de l'accent chic et en cultivant leurs différences.

L'historien doit arriver à une vision globale qui dépasse les spécialismes. C'est là que l'histoire rejoint le marché du travail : l'employeur public ou privé (du moins celui de Hollande) demande des universitaires qui ne soient pas des spécialistes étroits, mais des généralistes qui saisissent ce qui dans une langue réfère à la culture. Le spécialiste de l'histoire du français langue étrangère qui se présente chez lui peut faire valoir quelques atouts. Mieux que d'autres il est préparé pour un travail de sensibilisation linguistique. Bien placé pour dénoncer les simplismes, il peut promouvoir une politique linguistique réfléchie, intensive et de qualité. Dans les années cruciales qui vont venir pour l'Europe, où les cartes linguistiques sont bien moins jouées qu'on ne le croit parfois, il peut montrer la nécessité d'une politique nuancée qui sauvegarde et développe dans chaque pays aussi bien les langues vernaculaires (qui sont celles de la création) qu'un faisceau de langues modernes (de communication) qui pourront rendre à l'Europe sa fonction de carrefour mondial. Pour les universités, ce plurilinguisme est tout simplement essentiel. C'est la garantie de la liberté académique. L'histoire nous montre qu'un changement de

PER UNA STORIA DELL'INSEGNAMENTO DEL FRANCESE IN ITALIA



1° Convegno Internazionale

Comitato Organizzatore:

Roland Desné, Jean Fracchiolla, Danielle

Londei, Anna Maria Mandich, Nadia Minerva.

Carla Pellandra, Françoise Rétif

Parma, 14-15-16

Giugno 1990

Sede Convegno: Istituto di Lingue e Letterature Romane
Viale S. Michele, 9

Le Colloque de Parme, en juin dernier, a été un très grand succès dont le nombre des participants (voir photo ci-dessus) n'offre qu'un aspect. Il faudrait évoquer ici la quantité et la qualité des communications présentées, l'enthousiasme des participants, orateurs ou auditeurs. Il faudrait, et c'est justice, souligner la qualité de l'organisation et en remercier nos collègues italiens. Il faudrait... mais la Lettre vous demande un peu de patience : Documents, Le Français dans le monde et d'autres revues rendront compte de cette grande manifestation.

61
lingua franca entraîne à terme un changement de paradigme scientifique, la langue n'étant nullement un instrument de communication passif ou innocent. Comparez les connotations du mot allemand Kultur avec celles de son équivalent français, et vous saisissez pourquoi l'histoire culturelle y a pris des chemins si différents.

AR Dans notre domaine de recherche historique, est-ce que cela a un sens - et si oui lequel - de faire des travaux en amateur ?

WF. Chacun de nous n'est-il pas en quelque sorte un amateur ? Je suis moi-même un amateur en linguistique, en littérature et en bien d'autres domaines intéressant notre sujet. Je dépends de ce que les autres écrivent, tout en espérant qu'ils écriront de telle manière qu'un non-spécialiste, un non-initié, puisse les comprendre. N'est-il pas essentiel que chacun reconnaisse ses limites pour que l'interdisciplinarité, qui est au coeur de notre association, ait une chance ? C'est bien souvent grâce aux travaux méticuleux des amateurs que les historiens progressent. Beaucoup d'amateurs font de bonnes choses par pur plaisir, et je m'en réjouis. Mais il arrive que l'amateur "décroche" parce qu'il se sent perdu dans le jargon des professionnels. Il ne réussit pas à saisir que l'idiome donne de l'homogénéité à nos programmes de recherche et nous permet des raccourcis. Déçu, il se réfugie dans un travail purement empirique de collecte et de classement de données, du genre qu'on appelait autrefois les "sciences auxiliaires" de l'histoire (bibliographie, critique textuelle, numismatique, généalogie, etc.). Activités éminemment utiles, bien sûr, et que les amateurs persévérants font souvent mieux que les historiens eux-mêmes. Mais bien des amateurs sont capables d'autre chose si les gens du métier leur tendent un peu la main.

Cela dit, l'amateur qui veut que ses travaux dépassent l'anecdote et soient réellement utiles fera bien de tenir à l'esprit les quelques règles essentielles qui valent pour tout scientifique : se mettre au courant de la littérature récente, pour ne pas avoir à redécouvrir l'Amérique tout seul ; ne pas refuser d'utiliser un minimum de méthode ; rendre scrupuleusement compte de cette méthode, des démarches entreprises, des sources consultées ; tenir à l'esprit qu'en règle générale, les cinq derniers pour cent d'une recherche demandent autant de temps que les 95 premiers, sans rien changer d'essentiel : beaucoup de travaux d'amateur échouent en raison d'un perfectionnisme paralysant.

A part cela, je pense que la recherche est bien plus une affaire de pratique que de discours, et qu'un amateur rodé à cette pratique vaut bien un universitaire que l'on ne voit jamais dans une bibliothèque ou des archives. Sans oublier que l'amateur a souvent l'avantage du regard extérieur. Il est formé par un "habitus" professionnel différent. Pourquoi ne pas en profiter en proposant aux amateurs précisément ce genre de recherches qu'ils feront mieux que des étudiants en herbe ou les chercheurs professionnels : celles qui concernent la pénétration d'une langue dans les différents domaines de la vie ?

Rotterdam, le 25 mai 1990

Willem Frijhoff est professeur à l'Université Erasme à Rotterdam.

● Nicolas BEATTIE (University of Liverpool) a publié dans Modern Languages, vol. LXI, pp. 81-88, 1980, une intéressante étude sur Nineteenth century foreign languages textbooks : Observations and Spéculations. Celle-ci contient, entre autre, une analyse des travaux de Louis-Philippe R. FENWICK de PORQUET, inventeur du Fenwickian System. La SIHFLES qui a toujours eu souci de favoriser des recherches sur le XIXe siècle se réjouit de cette "première".

● Sur l'enseignement français en Nouvelle-Calédonie, de 1872 à 1876, un témoignage bref dans Jacqueline et Janvier LOUREGLIO, Mes chers Canaques, Tequi, 1989.

● COMENIUS, MONTREAL, JUIN 1992. La Faculté des Sciences de l'Education (Département de didactique) organise un colloque international sur Comenius à l'occasion du 400ème anniversaire de la naissance du grand éducateur tchèque. Ce colloque s'adresse à tous ceux, professeurs, chercheurs, étudiants qui s'intéressent à la pensée coménienne, notamment en didactique générale et en didactique des langues vivantes.

La SIHFLES souhaite y être présente. Des informations plus détaillées seront données dans les prochains numéros de la Lettre.

● UN NOUVEAU "SPECIAL" EN HFLES : le numéro 78 des Etudes de Linguistique Appliquée (Avril-juin 1990, Didier Erudition, Paris). Ce numéro, coordonné par Daniel Coste et amicalement dédié à André Reboullet comprend onze contributions : de Daniel Coste, Willem Frijhoff, Pierre Swiggers, Carla Pellandra, Sophie Moirand, Christian Puren, Jacqueline Lillo, Christiane Achour, Francine Levy, Jean-Claude Chevalier et Marie-Hélène Clavères. Par la qualité des intervenants comme par la diversité et la nouveauté des sujet traités, ce numéro illustre pleinement le renouveau des études historiques animé par la SIHFLES. Compte-rendu à venir dans Documents.

● A quelques jours près, vous recevrez la Lettre que vous êtes en train de lire et le n° 6 de Documents. Un numéro exceptionnel de 250 pages dont le mérite revient à nos collègues allemands et, particulièrement, à Herbert Christ.

Vos réactions sur ce numéro sont souhaitées par le Bureau de la SIHFLES. Ecrivez-nous !

SIHFLES

SON BUREAU

Président : Daniel COSTE

Vice-Présidents : Jean-Claude CHEVALIER,
Herbert CHRIST, Carla PELLANDRA, André
REBOULLET

Secrétaire : Jacques VERDOL

Secrétaire adjoint : Jacques PECHEUR

Trésorier : Roland DESNE

Trésorier adjoint : Gisèle KAHN

SES PERIODIQUES

Documents (bi-annuel)

Adresser la correspondance à Jacques Pécheur

La Lettre (quadri-annuelle)

Adresser la correspondance à André Reboullet

SON SECRETARIAT

Adresser la correspondance à Jacques Verdol

Une seule adresse dans tous les cas

9 rue Lhomond - 75005 PARIS

*À noter ! 1^{er} décembre 1990
assemblée générale
(voir document joint)*